

Le crépuscule allait bientôt venir. Il revêtit un habit de bourgeois.

Et quand l'obscurité fut faite, il quitta sa demeure par la porte que seule avait franchie le faux marchand de fourrures, celle des serviteurs.

Il se dirigea vers le port en s'assurant qu'il n'était point reconnu. Là, il marcha du côté de l'auberge, au seuil de laquelle nous avons vu Joë, l'ancien pirate, attendant.

Le matelot se trouvait au même endroit, occupant son insupportable oisiveté à regarder les navires à l'ancre, ayant besoin de toute l'affection qui l'attachait à Julien pour ne pas reprendre sa vie errante.

Sa large corpulence masquait à demi l'entrée exiguë de l'hôtellerie.

Lord Rosberg fut obligé de lui toucher l'épaule pour l'écarter.

Les deux hommes se regardèrent à la clarté d'un fanal accroché à l'avant d'un navire, et dont les rayons se réfléchissaient sur le mur.

—Voilà un colosse qu'il vaudrait mieux avoir à son côté qu'en face, pensa le duc.

Et il s'enfonça dans l'allée de l'auberge.

C'était la première fois qu'il venait à l'*Ancre d'Espérance*, la première visite qu'il faisait à l'agent de Somerset.

Mais Stewart Bolton lui avait donné des indications précises.

Le grand seigneur monta donc en nombre déterminé de marches : une porte était devant lui, il frappa d'une façon convenue.

Un bruit léger se fit alors dans la chambre devant laquelle il se trouva ; il crut percevoir un froissement de clefs.

En même temps, un rayonnement heureux passa sur le visage de l'habitant de cette pièce.

—Serait-ce lui ? dit-il. Déjà ? Cependant, c'est bien le signal que je lui avais indiqué.

Il prit la chandelle posée sur la table et dont une sorte d'écran, imaginé par lui, permettait de diriger toute la clarté vers un seul point.

Et ouvrant brusquement la porte, il en dirigea la lumière sur le visage de son visiteur, tandis que ses traits à lui demeuraient dans l'ombre.

Malgré le déguisement de lord Rosberg, son regard aigu le reconnut.

La joie qui venait de criper sa face y imprima son sceau d'une façon qui eût effrayé l'Écosse s'il avait pu la remarquer.

—Entrez donc, mon cher client, prononça-t-il. Je savais bien que vous reviendriez à mes fourrures. Tigres, loups et renards, vous dis-je, c'est ce qu'il y a encore de mieux.

Et insinuant :

—On a beau chercher ailleurs, c'est chez moi qu'il faut conclure quand même.

Lord Rosberg entra, et il referma la porte à clef et au verrou.

Le grand seigneur regarda alors autour de lui. Dans un coin, sur une table, des amoncellements de fourrures étaient jetés, afin de justifier la prétendue profession de l'espion.

Stewart Bolton posa la chandelle, de façon à continuer à éclairer la figure de son visiteur, tandis que la sienne demeurait cachée.

—Eh bien ! monseigneur, souffla-t-il à voix basse. Vous avez réfléchi, n'est-ce pas ?

Sa voix sortait âpre et sifflante. La venue de Rosberg lui montrait qu'il était décidé à agir, à barrer la route au chevalier d'Avenel.

Il voyait déjà son ancien maître râlant au bord d'un fossé, et Marie d'Avenel à sa merci.

Rosberg chercha ses yeux pour saisir l'expression, frappé de l'accent avec lequel il venait de s'exprimer.

Il remarqua alors le réflecteur qui le livrait en entier, tout en masquant son interlocuteur, et il l'enleva brusquement.

—Ah ! dit-il, que je te vois enfin, maître fourreur. Sais-tu que ta voix a quelque chose de celles que devaient faire entendre les fauves qui dorment là. Oui, tigres, renards et loups. Tous les carnassiers !

Et après une pause :

—As-tu quelque nouveau message de ton maître ?

—Aucun, monseigneur, répondit l'ancien intendant, feignant à présent une humilité en rapport avec sa profession.

—Es-tu désireux ainsi fort que certaine personne, dont tu m'as parlé cesse bientôt de lui porter ombrage ?

—C'est l'intérêt de tous.

—C'est bien. Je viens d'apprendre que le possible sera fait dans ce sens. Tu peux le mander à ton maître. Seulement...

Et une légère rougeur monta à ses joues de se montrer aussi vil devant un tel homme.

—Seulement la tentative est ardue, il faut de l'or... beaucoup d'or.

Un rire méprisant qu'il put lire tordit les rides blêmes de Stewart Bolton.

—De l'or, n'est-ce que cela, mylord ? J'en ai assez pour acheter toute l'Écosse.

Rosberg sentit la dureté cinglante de l'affront, et un rouge plus vif monta à son visage.

—C'est vrai, répliqua-t-il d'une voix brève et troublée, il y a des hommes comme toi pour lesquels il faut être riche, très riche. Mais il en est d'autres dont tout l'or qu'ils méprisent ne saurait payer le sang...

L'ancien intendant se tut. Une joie trop monstrueuse l'emplissait de le voir revenu à la cause anglaise pour risquer de l'en éloigner en blessant de nouveau son intraitable orgueil.

Walter d'Avenel était cette fois irrémisiblement condamné ; Marie lui serait livrée : il exultait !

Fermant ses lèvres afin de ne point en laisser jaillir, ni aucune nouvelle parole offensante, ni le cri de sa sauvage espérance, il tira des tablettes de sa poitrine, et silencieusement, y écrivit quelques lignes, les scella d'un cachet et présenta le papier au duc :

—Est-ce assez, mylord ?

Le gouverneur d'Edimbourg lut lentement.

—Sur ce simple mandat, sur ce mot de toi, le juif Loevi paiera une telle somme ?

—Ne vous ai-je pas dit, monseigneur, que mes maîtres étaient assez riches pour acheter... tout ce qui peut être vendu.

Lord Rosberg inclina la tête pour cacher à son tour ce qui se passait en lui : l'or, c'était la puissance.

Cet or pouvait l'élever peut-être là même où Marie Stuart avait refusé de le faire monter ; et alors cet or pourrait alors se retourner contre ceux qui l'auraient prodigué.

Il serra le précieux papier sous ses vêtements.

—Mylord connaît la demeure du banquier israélite, sous le vieux moulin ? dit Stewart Bolton.

—Quel véritable gentilhomme ne connaît le logis des usuriers ?

Il allait se retirer.

—Alors, monseigneur... le chevalier d'Avenel ? hasarda Bolton.

—Ah ! oui, celui dont la mort dont délecter ta vengeance. Sois tranquille, je connais l'épée qui s'enfoncera dans sa gorge.

L'œil louche de l'ancien intendant scintilla, se planta dans celui de son interlocuteur, puisque celui-ci l'avait deviné.

—Défiez-vous, monseigneur, Walter d'Avenel est un soldat redoutable, deux ou trois poignards sûrs à côté de cette épée ne seront pas de trop !

Et insistant encore :

—Prenez garde, il n'y a que les serpents dont on a séparé la tête du corps qui ne mordent plus.

Lord Rosberg ne répondit pas.

L'implacable férocité de cet homme l'impressionnait, et il se demandait quelle âme ténébreuse et mauvaise devait être celle de Somerset pour choisir de tels agents de ses volontés.

—Adieu, dit-il, avise ton maître, et qu'il fasse ce qui a été précédemment convenu. Ainsi ferai-je moi-même !

Il sortit, et Stewart Bolton entendit avec une félicité venimeuse le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier tortueux.

Les dents serrées, le poing noueux, tout entier, à l'œuvre d'ambition et de vengeance dans laquelle l'avait poussé le noble dédain de Marie Stuart, le duc de Rosberg se dirigeait rapidement vers la sortie de l'auberge.

Le fanal attaché à la proue du navire amarré sur le quai y projetait toujours sa clarté.

Au moment où le gentilhomme parut sur le seuil, la silhouette d'un homme adossé à la muraille se montra, et ce dernier put distinguer en plein le visage du grand seigneur sur qui tombait directement la lumière du fanal.

—Peste soit de l'importun ! grommela Rosberg.

Et il enfonça sa coiffure sur ses yeux, tandis qu'il reconnaissait de son côté la puissante stature de Joë qu'il trouvait encore là.

Il s'éloigna à grands pas, tandis que l'ancien marin du corsaire monologuait :

—Voici un particulier qui ne paraît pas enchanté de la rencontre. Qu'a-t-il donc à cacher ?

En quittant l'auberge, le duc de Rosberg se dirigea aussitôt vers la demeure du juif, banquier et usurier, dont Stewart Bolton avait écrit le nom sur le mandat qu'il lui avait remis.

Ainsi qu'il l'avait dit, il n'était pas de bon gentilhomme qui ne connaît le prêteur.

Il arriva bientôt devant les magasins où s'entassaient toutes sortes d'objets d'occasion, propres principalement à la navigation, et au fond desquels protégé par plusieurs portes, se trouvait l'ancre du juif.

Il franchit ces portes où veillaient les serviteurs de l'usurier, tous des gens de sa race.

—Ah ! monseigneur, quel honneur de vous voir chez moi ! exclama obséquieusement ce dernier en s'inclinant devant le duc.

Sans répondre à ces protestations, hautain et froid, Rosberg tira de son sein la feuille de papier que lui avait remise l'agent de Somerset, et la lui tendit.